Ami du Clergé du 10 novembre 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Avent pour l'année mariale. — I. *1er Dimanche de l'Avent :* Marie dans l'avènement temporel de Notre-Seigneur, 337.

L'Année avec Notre-Dame. — *Manifestation de la Médaille miraculeuse* (27 novembre) : Nos hommages, notre prière, notre consécration, 339.

A l'école des Saints. — *Ste Cécile* (22 novembre) : I. A l'école des martyrs, 341. — II. La musique intérieure des âmes, 342.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXVII. Innocent IV et Frédéric II, 344.

AVENT POUR L'ANNEE MARIALE

I

1er Dimanche de l'Avent

MARIE DANS L'AVÈNEMENT TEMPOREL DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Voici que s'achève cette « Année avec Notre-Dame ». Parmi ces « sommets », vous avez célébré le mois de Marie, le mois du Rosaire. N'apportons pas moins d'attention au temps liturgique qui commence aujourd'hui ; c'est celui dont les offices évoquent le plus souvent le souvenir de la Ste Vierge, son rôle dans notre salut, les mystères de sa vie, si bien qu'on a nommé l'Avent une *saison mariale* et encore *le mois de Marie liturgique*.

Vous le savez, ce mot « Avent » veut dire « *avènement* », parce qu'il veut nous préparer à la venue de Notre-Seigneur, comme le Carême a pour but de nous préparer à Pâques, l'anniversaire de la Résurrection. Mais vous savez que nos fêtes religieuses ne visent pas seulement à nous remettre en mémoire les événements de la vie de Notre-Seigneur : Noël, sa naissance ; Pâques, sa Résurrection ; l'Ascension, son retour au ciel près de son Père. Elles ont une portée plus haute et plus profonde, celle de nous faire participer à l'efficacité propre de chacun de ces mystères.

« Les mystères de Jésus, dit très bien le cardinal de Bérulle, sont passés quant à l'exécution, mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passe jamais, ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis. L'esprit donc, l'état, le mérite du mystère est toujours présent. La disposition vive, par laquelle Jésus a opéré ce mystère est toujours vive, actuelle et présente à Jésus. Cela nous oblige à traiter les choses et les mystères de Jésus, non comme choses passées et éteintes, mais comme choses vives et présentes, et même éternelles, dont nous avons à recueillir un fruit présent et éternel » (*Œuvres de piété*, LXXVII, édit. Migne, col. 1052-53).

On pourrait dire que chaque période liturgique regarde vers le passé, le présent et l'avenir. Ainsi l'Avent regarde le passé : il nous rappelle l'histoire de l'avènement de Notre-Seigneur sur la terre ; il regarde le présent : il contient une grâce spéciale à son avènement dans nos âmes ; il regarde l'avenir : il nous donne à réfléchir à son avènement suprême sur les nuées. Il est à la fois commémoration, actualité, préfiguration : en ce sens aussi on peut parler, comme en certaines contrées, « des Avents » plutôt que de l'Avent.

Arrêtons-nous aujourd'hui à l'Avent commémoratif. Ecoutons la liturgie nous rappeler le rôle de la Sainte Vierge dans *la préparation lointaine* et dans *la préparation prochaine* de la venue de Jésus sur la terre. Nous en tirerons ensuite les conclusions pratiques.

I. — *Préparation lointaine*

Dès le début de l'humanité, au moins depuis le péché de nos premiers parents, dans la marche de l'histoire, tout converge vers ce sommet : l'avènement du Fils de Dieu sur la terre, qui partage en deux l'histoire du monde : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ. Aussitôt la chute, l'espérance est projetée d'un relèvement : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Celle-ci t'écrasera la tête et toi tu la viseras au talon » (Gen., III, 15). Et toutes les prophéties de l'Ancien Testament vont à éclairer toujours davantage cette première annonce du salut.

Ce sont ces prophéties que la liturgie de l'Avent nous offre comme lectures choisies pour cette période.

1° Voici l'oracle du prophète Isaïe qui annonce cette maternité virginale. Il y est fait allusion dès le 1er dimanche de l'Avent (7e répons), mais on le lit en son entier le samedi de cette première semaine et on le relira à la messe du mercredi des Quatre-Temps. Au roi de Juda, Achaz, qui tremble comme feuille au vent, parce que l'ennemi victorieux menace Jérusalem, et qui rêve déjà de l'alliance avec les Assyriens, secours plus assuré pour lui que l'aide de Dieu, le prophète prédit le châtiment et le salut de Juda dans l'avènement miraculeux d'une Vierge Mère : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils et lui donnera le nom d'Emmanuel », « Dieu avec nous », le Fils de Dieu même, investi de la même puissance, qui donnera la victoire définitive et qui ouvrira une ère de justice, de prospérité et de paix.

2°) Voici (2e répons du mercredi, 1re et 2e semaines) une figure et une illustration de cette maternité virginale, dans la vision d'Ezéchiel ; il entrevoit pour la terre cette religion en esprit et en vérité dont parlera plus tard Notre-Seigneur à la Samaritaine ; et elle lui apparaît sous le symbole d'un culte parfait dans un temple parfait. A un moment le Seigneur passe par la porte orientale du parvis extérieur de ce temple et cette porte reste close. Et l'Eglise de voir là avec la tradition l'image de l'enfantement virginal du Sauveur : « Il y a longtemps, Ezéchiel prophétisa : « J'ai vu une porte fermée : et voici que Dieu sortait par cette porte pour le salut du monde et la porte restait fermée, symbole de Marie qui resta toujours vierge. »

3°) Voici enfin (2e dimanche) une autre prophétie d'Isaïe, si souvent figurée par l'arbre de Jessé sur les vitraux de nos églises. « Un rameau sortira de Jessé, dit le prophète, de ses racines naîtra une fleur ». Et de cet oracle l'Eglise nous fait lire ensuite l'explication qu'en donnait S. Jérôme, le grand docteur des Ecritures : « Les juifs entendent par le rameau qui sort du tronc et par la fleur, l'unique

personne de Notre-Seigneur, dont le rameau signifierait la puissance et la fleur la beauté. Mais nous, chrétiens, nous reconnaissons dans le rameau qui sort du tronc de Jessé, la Sainte Vierge Marie... et dans la fleur le Sauveur, qui dit dans le Cantique des Cantiques : « Je suis la fleur des champs et le lys des vallées ».

Aussi nous est-il rappelé continuellement que le salut se fera par une femme de ce peuple choisi, qui donnera miraculeusement au monde le libérateur attendu. Comme dans l'annonce première du paradis terrestre, la mère et l'enfant continuent de marcher de pair et sont inséparables. « Il y a entre le Fils et la Mère, non seulement similitude, mais comme identité, dans leur préparation commune. »

II. — *Préparation prochaine*

Notre-Seigneur, dès avant sa venue sur la terre, dominait et dirigeait déjà le monde et les âmes. Il en est proportionnellement de même pour la Vierge Marie. Et si vous connaissez peu cette action de toujours de Marie dans la préparation lointaine de l'avènement de Notre-Seigneur, du moins connaissez-vous mieux son rôle dans la préparation prochaine et immédiate.

Il vous suffit d'ouvrir l'Evangile, d'entendre, chaque dimanche et fête, la lecture de ses morceaux choisis. Plusieurs fois y revient le si beau récit par S. Luc de l'Annonciation faite à Marie : à cette fête de l'Annonciation, à l'Immaculée Conception, au Saint Nom de Marie, à Notre-Dame du Rosaire... Il est aussi, et en bonne place, à la messe du mercredi des Quatre-Temps, appelée autrefois chez nous *la messe d'or*, à cause de la solennité qu'elle revêtait.

On n'épuisera jamais la méditation de ce récit de l'Annonciation qui ouvre de tels horizons sur la part prise par la Sainte Vierge à l'avènement du Fils de Dieu sur la terre pour sauver le monde.

Elle est donc cette femme mystérieuse et unique, annoncée par Dieu et les prophètes depuis tant de siècles : « Vous êtes bénie entre les femmes ».

Elle est cette femme bénie de Dieu qui a reposé son regard sur elle de préférence à des milliards d'autres pour en faire sa Mère : « Voici que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin ».

Elle est cette femme bénie de l'humanité, qui au nom de cette humanité, et malgré le tragique de sa destinée à elle, acquiesce totalement et sans réserve aucune à ces desseins de Dieu sur le monde et sur elle, et rend ainsi possible leur réalisation : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ».

Et comprenons bien que la Vierge de Nazareth a prononcé ce *fiat* en pleine connaissance de cause et librement.

En pleine connaissance de cause : elle comprend qu'elle est appelée à devenir la mère de Jésus, que ce Jésus doit sauver les hommes par son sang, qu'il sera le roi et le chef d'un peuple nouveau.

Librement : Dieu ne force jamais la volonté humaine ; l'archange Gabriel attend la réponse de Marie avant de disparaître ; Marie se met à la disposition de Dieu.

Ainsi, en définitive, c'est à tout le mystère du Christ que la T. S. Vierge a été appelée ce jour-là à concourir humainement, c'est-à-dire librement : à l'œuvre même du salut de l'humanité. Sans son acceptation nous n'aurions pas eu Jésus : ni par suite la crèche, ni le Calvaire, ni l'Eucharistie. Elle a tenu entre ses mains notre destin.

C'est pour nous imprégner de ces pensées que le mystère de l'Annonciation est continuellement évoqué en ce temps de l'Avent. Dans la liturgie entre, pour la première fois dans la prière officielle, le « *Je vous salue Marie* » primitif qui ne comprenait que la première partie de l'*Ave Maria* actuel : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni » (*Offertoire* du 4e dimanche) ; une oraison souvent redite aux messes de ce temps est celle de l'Annonciation : « O Dieu, qui avez voulu qu'à la parole de l'ange votre Verbe prit chair au sein de la Bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos prières que croyant Marie véritablement Mère de Dieu, nous soyons aidés près de vous par son intercession » ; des antiennes du *Magnificat* ou de la communion rappellent l'un ou l'autre aspect de l'Annonciation (1er et 4e Dimanche). Cette pénétration des prières liturgiques de ce temps par le souvenir de l'Annonciation est si profonde et si étendue qu'on a pu dire que « l'Avent n'est qu'une sorte d'Annonciation » (Thomassin).

* *

Quelles conclusions pratiques tirer de cette constatation sur le rôle magnifique de la Sainte Vierge dans la préparation lointaine et prochaine du premier avènement de Notre-Seigneur, de son avènement sur la terre dans la crèche de Bethléem, dont nous nous disposons à célébrer le souvenir ?

1o Affermir notre foi en cette vérité que c'est par Marie que Jésus a voulu venir dans le monde. Conviction première sur laquelle repose le culte catholique à la T. S. Vierge. Pourrions-nous craindre de trop estimer, aimer et servir la Sainte Vierge dans notre religion quand Dieu tout le premier lui a assigné une telle place dans l'accomplissement de ses mystérieux desseins sur nous ?

2o Ne point séparer dans notre souvenir reconnaissant, en ces jours la Mère et le Fils que Dieu a si manifestement unis, du plus profond des âges, au mystère de Bethléem. Cette reconnaissance commune au Fils et à la Mère était bien exprimée par une préface de l'Avent (celle du mercredi des Quatre-Temps), en usage au Moyen Age. Cette préface disait : « Il est vraiment digne et salutaire... de vous rendre grâces... par Notre-Seigneur J.-C., dont l'archange Gabriel a annoncé la naissance pour le salut du monde et que la Vierge a conçu par l'opération du Saint-Esprit ; en sorte que ce mystère, annoncé par un ange sublime, accepté par la foi d'une Vierge toute pure, a été accompli par l'ineffable puissance de Dieu. Et c'est pourquoi nous espérons, avec le secours de votre grâce, voir sans confusion la face de Celui dont l'incarnation nous remplit de joie en cette solennité ».

3o Enfin faire nôtre pendant cet Avent les sentiments de la T. S. Vierge, pendant son Avent à elle, c'est-à-dire pendant ces jours d'attente du Messie : sentiments de foi dans les promesses de Dieu, de disponibilité entière à ses desseins sur nous, d'accepta-

tion de tous les sacrifices même les plus douloureux pour qu'advienne la gloire du royaume de Dieu et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Il n'y a de témoignage effectif de reconnaissance à la venue du Messie que dans ces conditions. En rappelant si fréquemment le souvenir de la Vierge pendant l'Avent, l'Eglise veut nous unir aux sentiments de Notre-Dame lorsqu'elle attendait la sainte naissance de son Jésus, le Fils unique du Père éternel. Nous aussi, nous devons, avec la grâce de Dieu former Jésus-Christ en nous par la foi et l'amour.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

Manifestation de la Médaille miraculeuse

(27 novembre)

NOS HOMMAGES, NOTRE PRIÈRE,

NOTRE CONSÉCRATION

Mes frères,

La médaille miraculeuse est toujours beaucoup portée après plus d'un siècle que la Sainte Vierge elle-même en a donné le modèle et demandé la frappe. La chapelle du Séminaire des Filles de la Charité, rue du Bac, devient un centre de pèlerinage de plus en plus fervent. Depuis leur congrès centenaire les Enfants de Marie, dont on disait qu'elles étaient en voie de disparaître, se regroupent et se raniment sous l'action et la bénédiction de la « Vierge aux rayons ».

Et pourtant l'histoire de cette manifestation reste encore inconnue de beaucoup de chrétiens. On sait seulement que cette médaille a valu au monde tant et tant de grâces qu'elle a été plébiscitée Médaille miraculeuse. Aussi la choisit-on de préférence à d'autres pour se mettre sous la protection de la Sainte Vierge.

Puisque cette fête nous en donne l'occasion refaisons donc l'histoire merveilleuse de cette apparition. Par la pensée nous irons en pèlerinage à la blanche chapelle de la rue du Bac, où les Enfants de Marie se donnent rendez-vous de tous nos diocèses de France et où les pèlerins étrangers de Lourdes inaugurent ou clôturent leur visite à la Vierge de Massabielle. Et nous apporterons devant son image, *nos hommages à notre Reine, — nos prières à notre Médiatrice, — notre Consécration à son Cœur immaculé.*

I. — *Nos hommages à notre Reine*

Le samedi 27 novembre 1830, jour dédié traditionnellement à la Sainte Vierge, et veille du premier dimanche de l'Avent, au cours de l'oraison du soir, dans la chapelle du séminaire de la rue du Bac, soudain une des novices, Sœur Catherine Labouré, croit entendre du côté droit du sanctuaire, comme le frou-frou d'une robe de soie et aperçoit la Sainte Vierge auprès du tableau de S. Joseph. « Sa figure était assez découverte, a rapporté la voyante quelque onze ans plus tard dans un compte rendu sans orthographe, et les pieds reposaient sur un globe ou mieux, une moitié de globe ; du moins je n'en vis que la moitié. Ses mains, élevées à la hauteur de la poitrine, tenaient d'une manière très aisée un autre globe, figure de l'univers. »

Nous avons là la première phase de l'apparition : celle de la Vierge au globe. Aujourd'hui, à la chapelle de la rue du Bac, l'autel du côté de l'épître nous le rappelle. Il est surmonté du beau marbre de Maxime Réal del Sarte qui représente la Vierge, telle que l'a vue d'abord Ste Catherine.

La Vierge au globe, c'est l'image de Notre-Dame, Souveraine de l'univers. Ainsi représente-t-on souvent le Christ-Roi, dressé sur le globe terrestre. Ainsi figure-t-on encore Jésus-Enfant dans les bras de Marie ou même le Père céleste, avec un globe entre les mains, signe de leur royauté universelle.

Ainsi la Sainte Vierge apparaît-elle d'abord à la pieuse novice dans sa majesté de Reine. Car en effet

« le ciel, la terre et les enfers prient bon gré, mal gré, aux commandements de Marie, que Dieu a faite la souveraine du ciel et de la terre, la générale de ses armées, la trésorière de ses trésors, la dispensatrice de ses grâces, l'ouvrière de ses grandes merveilles, la réparatrice du genre humain, la médiatrice des hommes, l'exterminatrice des ennemis de Dieu et la fidèle compagne de ses grandeurs et de ses triomphes. »

Il l'a faite surtout Reine des âmes :

« Marie est Reine du ciel et de la terre par grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête : or, comme le royaume de Jésus-Christ consiste principalement dans le cœur ou l'intérieur de l'homme, selon cette parole : le royaume de Dieu est au-dedans de vous, de même le royaume de la T. S. Vierge est principalement dans l'intérieur de l'homme, c'est-à-dire, son âme, et c'est principalement dans les âmes qu'elle est plus glorifiée avec son Fils que dans toutes les créatures visibles et nous pouvons l'appeler avec les saints la Reine des cœurs » (S. L.-M. de Montfort, *Traité de la vraie dévotion*, nos 28 et 38).

A genoux devant l'image de Marie, avec toute la ferveur de notre piété félicitons, bénissons, glorifions notre Mère de la royauté magnifique dont Dieu l'a investie, elle la petite « servante du Seigneur », et que notre prière commence ainsi, comme cela devrait être toujours, par nos humbles hommages.

II. — *Nos prières à notre Médiatrice*

Et maintenant, la Vierge, apparue à Ste Catherine Labouré s'anime et parle. « Tout à coup, écrit-elle, ses doigts se sont remplis d'anneaux et de pierreries précieuses très belles..., les rayons qui en jaillissaient se réflétaient de tous côtés, ce qui l'enveloppait d'une telle clarté que l'on ne voyait plus ni ses pieds ni sa robe. Les pierres étaient plus ou moins grosses et les rayons qui en sortaient étaient proportionnellement plus ou moins éclatants. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, ni tout ce que j'ai appris en si peu de temps !... Comme j'étais occupée à la contempler, la Sainte Vierge abaissa les yeux sur moi et une voix me dit au fond du cœur : ce globe que vous voyez représente le monde entier et particulièrement la France et chaque personne en particulier... Les rayons sont le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me le demandent... Ces pierreries d'où il ne sort pas de rayons, ce sont les grâces que l'on oublie de me demander. »

Saints et artistes se sont évertués à trouver l'image qui représenterait le mieux à nos regards Marie, Médiatrice universelle des grâces. Ils y ont plus ou moins bien réussi. Disons que ces meilleures images sont et resteront celles inspirées de la Vierge aux rayons.

Car cette Vierge aux rayons qui succède maintenant dans l'apparition à la Vierge au globe vient de donner elle-même le symbolisme de cette appa-

ritions : *ce sont les grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent...*

Aussi après avoir loué de notre mieux notre Reine, la Reine du ciel et de la terre, en toute confiance tournons-nous vers elle pour lui demander les grâces dont nous avons besoin : grâces essentielles que Notre-Seigneur lui-même nous a indiquées dans la prière du *Notre Père* et les grâces particulières, spirituelles et temporelles dont nous avons besoin pour nous, pour ceux qui nous sont chers, pour toutes les intentions auxquelles nous sommes obligés de prier.

Faisons-le avec d'autant plus de confiance que la T. S. Vierge elle-même, presque sur un ton de reproche, semble nous dire que nous ne demandons pas assez : « Ces pierreries d'où il ne sort pas de rayons ce sont les grâces que l'on oublie de me demander. » Nous oublions de les demander par inconscience de nos besoins, inattention à nos nécessités, oubli de notre incapacité à tout bien sans la grâce de Dieu. Puisqu'elle nous invite si instamment à nous adresser à elle, faisons lentement à ses pieds dans le recueillement, l'énumération de nos indigences et des secours que nous attendons d'elle.

Croyons bien que nous n'épuiserons jamais le trésor de ses richesses. Notre poète du Moyen Age a joliment dit, mais en toute vérité :

Marie est mer que nul n'épuise
Plus y trouve qui plus y puise.

Le Gautier de Coincy des *Miracles de Notre-Dame* se rencontre avec S. L.-M. de Montfort, qui écrit lui aussi : « Dieu le Père a fait un assemblage de toutes les eaux qu'il a nommé la mer ; il a fait un assemblage de toutes ses grâces qu'il a appelé Marie » *(Traité,* n° 23).

III. — *Notre Consécration au Cœur immaculé de Marie*

Enfin se produisit la manifestation proprement dite et plus connue de la Médaille miraculeuse.

« Il se forma alors autour de la Sainte Vierge un tableau un peu ovale, sur lequel on lisait, écrit en lettres d'or, ces paroles : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Le tableau parut pivoter sur lui-même. Et le revers présenta à la voyante un ensemble d'emblèmes : le monogramme de Marie, une constellation d'étoiles, les saints Cœurs de Jésus et de Marie, celui de gauche entouré d'une couronne d'épines, celui de droite percé d'un glaive.

Et c'est au cours de cette dernière phase de l'apparition que Ste Catherine Labouré reçut l'ordre de faire frapper une médaille sur ce modèle, médaille qui procura tant de guérisons, de conversions, de prodiges de toutes sortes, que bientôt un nom lui serait donné tout naturellement, qui est devenu son nom propre, celui de *Médaille miraculeuse*.

On a dit justement que la manifestation de cette médaille, avec l'invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous », avait été comme une préparation providentielle à la définition du dogme de l'Immaculée Conception. L'invocation avait été tant et tant de fois redite par les fidèles entre 1830 et 1854, que la chrétienté se trouva tout de suite prête à accueillir non seulement avec soumission, mais encore avec enthousiasme, la définition pontificale.

Ne pouvons-nous pas dire également que le Cœur de Marie à côté du Cœur de Jésus au revers de la médaille a fait faire un grand pas à la Consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie par S. S. Pie XII ? L'Archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie, établie par l'abbé Desgenettes à Notre-Dame des Victoires, eut tout de suite pour insigne la Médaille miraculeuse. Et l'on sait que d'innombrables paroisses non seulement en France mais de par le monde s'affilièrent à cette Archiconfrérie devenue un centre d'ardentes supplications répétées à Rome pour que cette consécration devînt universelle et officielle et attirât la miséricorde de Dieu sur la terre qui en a de plus en plus besoin.

Aussi la fête d'aujourd'hui est-elle l'occasion bien choisie de renouveler en toute sincérité et de tout cœur notre Consécration au Cœur immaculé de Marie. On invite périodiquement à cette rénovation. Et c'est sage, car peut-être n'avons-nous pas assez compris ou trop vite oublié qu'une consécration n'est pas prière qui passe, que c'est un acte d'obédience qui engage l'avenir, qu'il ne suffit pas de prononcer une formule pour répondre à son sens et à sa portée, mais que le principal est de *vivre cette consécration* par une plus grande fidélité aux obligations de la vie chrétienne.

* *

Et voilà achevé notre pèlerinage, par la pensée, à la chapelle de la rue du Bac. Mais nous ne le terminerons pas sans baiser à nouveau ou sans nous procurer, si nous ne l'avons pas, la Médaille miraculeuse.

Et que de la revoir suspendue à notre cou, ou agrafée à notre chapelet, ou pendant à notre bracelet soit pour nous une invitation chaque fois répétée de renouveler à la Sainte Vierge ce que nous venons de lui apporter : nos hommages, notre prière, notre consécration.

Nos hommages. Passons-nous une journée sans saluer notre mère, sans lui donner une marque de notre respect et de notre affection ? Alors pourquoi ne pas agir ainsi avec la Sainte Vierge. Elle aussi est notre mère, vraiment notre mère, plus notre mère que notre maman de la terre.

Notre prière. Est-il un jour, une heure, une minute que nous puissions nous passer de la grâce du bon Dieu, de ses grâces d'illumination pour connaître notre devoir, de ses grâces de force pour l'accomplir ? Nous avons entendu notre Maître : Sans moi vous ne pouvez rien faire. Alors vite une « œillade de notre esprit » vers la Médiatrice de toutes les grâces pour qu'elle intercède pour nous « maintenant » comme nous le disons dans l'*Ave*.

Notre consécration. Pourquoi ? D'abord pour renouveler ce geste d'amour : quand on aime, on ne cesse de redire à celui qu'on aime qu'on est tout à lui. Et aussi pour entretenir en nous cette conscience d'être consacré et donné, qui ne peut plus disposer de lui que selon le bon plaisir de la Sainte Vierge.

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Cécile
(22 novembre)

I

Patronne des « Amis des Catacombes »

A L'ÉCOLE DES MARTYRS

Mes frères,

Sans doute est-ce au soir d'un 22 novembre que Louis Veuillot écrivait cette strophe enthousiaste :

« Entre les immortalités dont Rome est le trône terrestre, Cécile, à côté de Pierre et de Paul, rayonne de sa victoire sur la mort. Entourée d'une garde de vierges, ayant auprès d'elle ceux qu'elle aima, elle habite sa maison vivante, où elle reçoit les hommages des vivants. Sous des marbres plus précieux que l'or, elle repose dans le premier cercueil qui lui fut donné, dans sa chair embaumée des seuls aromes de la virginité et du martyre, dans la robe magnifique qu'elle revêtait et qu'elle a de ses propres mains serrée autour de son corps sacré » *(Le Parfum de Rome,* t. II, l. X, 5).

Un air d'allégresse et de printemps emplit l'atmosphère en cette journée d'automne romain. Et dans la basilique de Ste-Cécile, au Transtévère, près du *caldarium* aux marbres froids et aux grilles rouillées du martyre ou dans la crypte étincelante de mosaïques et de lumière, on respire le parfum des fleurs amoncelées et d'une piété fervente.

Mais le souvenir le plus recueilli et le plus ému de cette journée reste attaché, moins à cette crypte éblouissante, qu'à une autre toute nue, dont les murs suintent l'humidité, avec le sol battu pour parquet au lieu d'un dallage de marbre, à cette crypte des Catacombes de Saint-Callixte sur la voie Appienne, où pendant six siècles reposa le corps de Ste Cécile. Elle n'a pour unique décoration qu'une reproduction du célèbre marbre de la sainte, par Maderna, placée dans l'alvéole de son tombeau, en « cette attitude de fleur fauchée » qu'elle avait quand on découvrit son corps et qui symbolise au mieux sa jeunesse et son martyre. Autour du petit autel, dressé à côté, on se serre pour entendre la messe avec l'impression que les assistants revivent les âges héroïques de l'Eglise romaine des trois premiers siècles dont ces Catacombes et toutes celles qui entourent la Ville Eternelle forment comme l'immense reliquaire.

Aux reliquaires de nos églises on donnait autrefois et l'on donne encore aujourd'hui le nom de Trésor. Trésor de l'Eglise catholique, son trésor scientifique et son trésor religieux, voilà bien ce que représentent ces Catacombes romaines, qui furent, au sens originaire du mot, les reliquaires de ses martyrs.

I. — *Trésor scientifique*

Au siècle dernier, des hommes qui eurent la fatuité de se croire les inventeurs de l'esprit critique, annonçaient bien haut que l'édifice de l'Eglise allait crouler comme palais de carton sous les coups de la science. Ses dogmes et ses rites, son armature et sa façade, n'étaient qu'une construction composite des siècles sur le tuf éternel de la religion en esprit et en vérité. Il nous souvient du mot de Renan : « ...Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après on vivra de l'ombre d'une ombre » (Réponse au discours de Cherbuliez à l'Académie française, 25 mai 1882).

On remettait en question l'authenticité de tous les premiers documents de l'histoire de l'Eglise, de l'histoire de sa foi et de ses sacrements, à commencer par les Evangiles, dont Renan condescendait à reconnaître qu'ils sont à *peu près* des auteurs à qui on les attribue *(Vie de Jésus,* p. 23).

Or à cette époque s'échelonnait la publication de la *Roma Sotteranea* de de Rossi. Elle ramenait des profondeurs de la terre un *credo* et une *liturgie* toute pareille à celle de l'Eglise du XIX^e^ siècle. Les chrétiens du I^er^, du II^e^, du III^e^ siècles, ceux qui avaient entendu S. Pierre et S. Paul, et leurs premiers disciples, qui avaient prié dans ces catacombes avant d'y être ensevelis, ils avaient cru ce que nous croyons, espéré ce que nous espérons, reçu les sacrements que nous recevons.

Le poisson symbolique, l'*Ichtus* grec, dont les lettres composent en cette langue l'anagramme de *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur,* cette figure si fréquemment reproduite avec les pains, avec l'ancre, avec le trident, attestait leur foi aux mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption. La Vierge et le prophète Isaïe, du cimetière de Priscille, l'Adoration des Mages de la même catacombe, la Vierge orante toujours de la même nécropole, témoignaient de leur croyance en la maternité et en la médiation de Marie. Jésus et la Samaritaine, le Bon Pasteur, la résurrection de Lazare, toutes ces peintures, d'une médiocre valeur artistique peut-être, affirmaient du moins que les Evangiles qui les avaient inspirées avaient été pour eux ce qu'ils sont pour nous, le livre de la parole de Dieu.

Les inscriptions synonymes si souvent répétées sur les marbres des *loculi* : « *In pace, vivas in Deo ; en paix, vis en Dieu* » et les symboles inchangés : le paon, la colombe, l'ancre faisaient que les pierres mêmes clamaient les espérances des premières générations pour l'âme immortelle de leurs défunts : *lapides clamabunt.*

Et dans ce cimetière de Priscille, où l'un des meilleurs disciples de de Rossi, Orazio Marucchi aimait tant à illustrer sur place ses cours de nos universités, n'avons-nous pas touché de nos mains le baptistère où S. Pierre lui-même donna le baptême et n'avons-nous pas vu de nos yeux, à St-Callixte, les peintures eucharistiques des chambres des sacrements, une vie sacramentaire de la primitive Eglise pareille à la nôtre ?

Et c'étaient les Catacombes romaines qui offraient aux apologistes de notre Sainte Eglise ce trésor scientifique non dévalué qui faisait remonter du même coup la valeur des documents écrits tant contestés.

II. — *Trésor religieux*

Mais si pour les chrétiens instruits les Catacombes sont cela, elles représentent encore une autre richesse qui est le bien de tous, des simples fidèles comme des savants. Nul catholique qui puisse descendre les marches ou les pentes qui conduisent à ces étroites et interminables galeries souterraines sans se sentir envahi par une émotion sainte. Elles sont un des plus chers trésors religieux de l'Eglise, ces catacombes qui furent les cimetières de nos pères dans la foi, le tombeau des innombrables martyrs, les lieux obscurs des assemblées et de prière des chrétiens pendant près de trois siècles avant qu'obtinssent place au soleil les basiliques et les dômes de la Rome nouvelle.

Primitivement elles servirent en effet de cimetières, c'est-à-dire de lieux de repos ou de dortoir suivant l'origine grecque du mot, et elles portèrent même ce

nom jusqu'au IXe siècle. Dans leurs *loculi* superposés, aujourd'hui vides, on déposait les défunts pour ce qui n'est que le grand sommeil avant la Résurrection. Elles furent ainsi les nécropoles des premières générations des chrétiens. Même aux incroyants les cimetières imposent le recueillement et le respect. On s'y sent enveloppé par le grand mystère de la mort. Et puis ils renferment tant de douleurs, les deuils inconsolables des autres qui seront les nôtres demain.

Très vite, ces cimetières devinrent des reliquaires naturels. Au même rang et sans distinction d'abord, on plaça ces martyrs — combien ? — qui sous les empereurs persécuteurs subirent la mort pour rendre témoignage à N.-S. : pauvres corps déchiquetés par les dents des bêtes, brûlés à l'huile bouillante, tronqués à la hache ou au glaive, mais glorieux de leurs blessures empourprées qui les assimilaient à leur Maître et dont leur sang fécondait le sol où plongeaient les racines de l'Eglise.

Là, dans les Catacombes de St-Callixte, fut déposé le corps de la patricienne Cécile, la tête à demi tranchée, et près d'elle les Pontifes du IIIe siècle, dans cette crypte voisine, connue sous le nom de crypte des Papes. Et d'autres, des centaines d'autres, tout autour de Rome, où chaque année, à l'anniversaire de leur martyre, les pèlerins venaient les vénérer et les prier : ossuaires sacrés des soldats du Christ, non moins émouvants, plus émouvants encore que les ossuaires des soldats de France à Douaumont ou à Lorette.

Avant même ces pèlerinages, par la force des choses, pour se soustraire aux enquêtes des persécutions, ces catacombes avaient servi de rendez-vous clandestins aux chrétiens des trois premiers siècles, de lieux d'assemblée et de prière. L'époux de Ste Cécile, Valérien, et son beau-frère Tiburce, convertis au Christ par cet ange de pureté et d'amour, vinrent demander le baptême au pape Urbain sur la voie Apienne. Là nos ancêtres dans la foi ont prié ; là ils ont communié ; là ils ont écouté la parole de la bonne nouvelle. Tombeaux vides aujourd'hui comme est vide le tombeau du Christ ! Mais sépulcres saints un peu à l'égal du Saint Sépulcre ! Comme le Christ est resté trois jours dans le tombeau, trois siècles durant l'Eglise son Epouse a vécu dans ces tombeaux avant d'apparaître victorieuse à la surface de la terre.

* *

Une des antiennes de l'office de Ste Cécile, la martyre la plus aimée des catacombes romaines, la compare à une « abeille industrieuse », *quasi apis argumentosa,* sans doute parce que sa parole persuasive amena au Dieu des chrétiens Valérien et Tiburce.

En ce jour même qui vous groupe ici sous le signe de pureté et de grâce de la chère vierge romaine, aux catacombes de St-Callixte sur la voie Apienne, les *cultores martyrum* font célébrer la messe à la crypte de Ste Cécile, une procession de pèlerins, un cierge à la main, se déroule dans l'obscurité des galeries souterraines, un savant archéologue évoque l'histoire de ce plus fameux peut-être des cimetières de l'Eglise romaine primitive.

Soyez pénétrés de la même vénération. Et parce que vous aurez servi la cause des martyrs à vous s'appliquera la parole sacrée que nous lisons en la fête de leurs reliques : « Leur race demeure bénie, leur descendance tient d'eux la sainteté pour héritage... » (Eccli., XIV).

II

LA MUSIQUE INTÉRIEURE DES AMES

Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino.

Chantez, du fond de vos âmes, des hymnes au Seigneur.

Mes frères,

Nul, mieux que Ste Cécile, n'a mis en pratique la consigne de l'Apôtre, et cette musique silencieuse qui montait de son âme ravissait tellement le Très-Haut qu'il inspira aux musiciens de l'avenir de prendre pour patronne la vierge mystique qui jouait si bien de son cœur à la gloire de son Dieu. C'est ce patronage que vous venez célébrer ce matin, dans l'harmonie parfaite des voix, des instruments et des cœurs, dans un concert de louange en l'honneur de la douce vierge romaine. Pendant que résonnait la voix des instruments, *Cantantibus organis,* elle, du fond de son cœur, seule à seul avec Dieu, chantait, *soli Domino decantabat,* et son chant était une prière : « Que mon cœur et mon corps soient immaculés ! » Le beau modèle que vous avez là ! Unir le chant de vos cœurs au chant de vos voix et de vos instruments, faire en sorte que votre musique ne soit que l'écho dans le monde sonore de la silencieuse musique de vos âmes, le bel idéal, la sublime théorie de l'art, qui n'est pas un ensemble de procédés plus ou moins artificiels et dont le but est de plaire, mais qui s'élève, qui grandit et qui porte son ambition jusqu'à désirer d'être un reflet, une résonance des splendeurs et des harmonies de l'infinie Beauté.

Aussi je voudrais vous exposer ce qu'est et ce que doit être notre musique intérieure, — et comment la musique, pour être un grand art, doit traduire cette musique intérieure : le chant du Saint-Esprit dans nos âmes. Et ainsi nous comprendrons quel sens profond il faut donner au patronage de Ste Cécile sur la musique : c'est qu'elle a cultivé, avec une admirable perfection cette musique intérieure dont la richesse fait le talent et le génie, et sans laquelle il n'est pas d'artiste chrétien.

I. — *La musique intérieure*

Qu'est-ce donc que cette musique intérieure, cette musique des âmes ? Il est assez difficile de le définir.

L'âme est pensée et vouloir ; mais ce n'est pas toujours poésie ou musique.

Le philosophe, le savant, qui raisonnent froidement sur des faits ; l'homme d'affaires qui tend toutes ses énergies vers un gain à réaliser, une entreprise à diriger, sont, en cela, bien dehors du domaine de l'art. « La musique est une expansion, un débordement, un transport... Elle a l'amour pour caractère et la joie pour patrie » (E. Hello). Pensée et vouloir devront donc être pénétrés d'amour et de joie pour devenir cette musique intérieure, la seule que connaissent les anges et qui nous ravirait, plus que l'autre, si nous savions l'écouter. Le poète, qui ne voit le monde qu'à travers ses conceptions idéales et dont la sensibilité vibre comme un violon au moindre coup d'archet de la vie ; le créateur de génie, qui ne jouit de ses conquêtes sur le monde et de la matière que parce qu'il y voit la réalisation progressive de son immense rêve ; tous ceux qui ne sont pas plongés, embourbés, corps et âme, dans le matériel, mais qui ont un idéal sans cesse désiré ; tous ceux qui recherchent et qui aiment la beauté, pensée et vouloir sont péné-

trés d'amour, la joie est leur patrie, et leur âme connaît ce transport, cet enthousiasme qui sont le propre même de la musique.

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux », le croyez-vous vraiment ? Le désespoir ne chante pas, non plus que le remords, seule chante l'espérance ; la douleur elle-même peut chanter, mais c'est lorsqu'elle « aspire vers une consolation et que l'âme peut monter... » (Hello). Le climat de la musique, c'est la joie, c'est l'espérance, c'est la splendeur de la gloire. Et voilà pourquoi la Vierge Marie, la toute joie, la toute espérance et la toute gloire a inspiré tant de poètes et d'artistes. Voilà aussi ce qu'avait bien compris Ste Hildegarde quand elle définissait ainsi l'âme humaine : « *Symphonialis est anima,* l'âme est... un orchestre symphonique ». Elle rassemble, en effet, toutes les voix de la nature. — Platon ne croyait-il pas entendre la musique des mondes ! — Elle en fait un concert immense, et quelle splendeur revêt ce concert, quand il est tout à la gloire de Dieu !

Mais c'est en elle-même que l'âme trouve les chants les plus beaux, et du haut du ciel Dieu, les anges et les saints qui nous y ont précédés, entendent une étrange musique. De tous les points de la terre montent à la fois des mélodies ravissantes, l'ensemble forme une symphonie grandiose, dont les accords, imperceptibles aux oreilles humaines, pénètrent les cieux. Ici, c'est une jeune âme qui se donne à Dieu dans la pureté de ses vingt ans ; plus loin, la supplication d'un enfant qui prie pour son père ou sa mère, d'une mère qui prie pour son enfant ; là-bas, c'est le chant de repentir d'un pécheur revenu à Dieu, car, si le remords ne chante pas, le repentir chante, étant, selon l'admirable expression de Hello « une douleur sur un immense fond de joie » ; c'est l'hymne de la reconnaissance pour des grâces reçues de Dieu ; c'est une âme qui souffre et qui fait don Dieu de sa souffrance ; ce sont tous les sentiments de nos âmes, clameur puissante, qui est la prière profonde de l'humanité humblement prosternée devant Dieu.

C'est la vie mystique du Christ se continuant dans les âmes, vie mystique que Gounod, plus grand chrétien encore que grand musicien, résumait ainsi en marge de son *Imitation de Jésus-Christ :* « Le Thabor est le mode majeur, le Calvaire est le mode mineur, tous deux ont la même tonique : Dieu ». Dans ce chant des âmes, mode majeur et mode mineur se succèdent, se mêlent harmonieusement. C'est la symphonie rêvée par Dieu de toute éternité, exécutée par les hommes sous la direction du Christ, sous l'inspiration du Christ qui est Charité. Le prophète avait bien raison d'inviter tous les hommes à s'unir à ce concert ; tout, en effet, revient à cela, puisque tout doit remonter à Dieu en louange et action de grâces. « Louez Dieu sur la harpe, sur le luth à dix cordes ; chantez la symphonie nouvelle, et mettez-y toute votre âme : *psallite ei in vociferatione* ».

II. — *Comment exprimer la musique intérieure ?*

La technique, nous la trouvons dans un sermon de S. Thomas d'Aquin pour la *fête des Saints Innocents,* page charmante dans l'œuvre souvent austère de l'Angélique docteur. Pour bien chanter, nous dit-il, il faut trois choses : une belle voix, une science musicale bien au point, de l'exercice.

Une belle voix d'abord, c'est évident, bien timbrée, dont la sonorité charmera les oreilles du Seigneur. Or, dit le bon saint, pour cela, il faut encore trois choses : *reumatis expurgatio,* il ne faut pas être enrhumé, et le rhume de l'âme, c'est le péché, selon la parole du St-Esprit : « il n'est pas de belle louange dans la bouche du pécheur » ;

— *pectoris dilatatio,* une poitrine bien développée, qui permettra de larges respirations, et cela c'est la charité, selon la parole de l'Apôtre : « mon cœur s'est dilaté dans l'amour » ;

— *oris apertio,* il faut ouvrir la bouche, en dirigeant vers la gloire de Dieu toutes les intentions de nos œuvres, selon la parole du psalmiste : « J'ai ouvert la bouche vers le Seigneur ».

Une belle voix, c'est bien, mais encore faut-il savoir s'en servir, et c'est là qu'intervient l'art du chanteur. Cet art consiste encore en trois choses :

— *vocem levare,* il faut savoir monter, monter encore, plus haut que les hauts soprani, par une incessante méditation, qui nous élève au dessus des intérêts matériels pour nous faire contempler Dieu, la suprême beauté ;

— *vocem deprimare,* descendre aussi, descendre au dessous des basses les plus profondes, par une parfaite humilité ;

— enfin, *concordare,* chanter avec ensemble, par la conservation coûte que coûte de la concorde fraternelle, de la paix, « le vrai trésor de joie ».

Si nous sommes fidèles à observer le triple conseil du saint Docteur de chanter, pour nous exercer, souvent, avec soin et fortement, quelle magnifique musique s'élèvera de nos âmes humaines, devenues des instruments parfaits entre les doigts de l'artiste divin ! quelle belle symphonie, où toutes les dissonances, inévitables ici-bas, se résoudront dans l'accord parfait, et qui se terminera un jour dans un accord majeur éclatant de joie et de louange, sur un point d'orgue éternel !...

* *

L'art est déjà une chose grande, quand il veut traduire les splendeurs de l'âme humaine, mais « on fait éclater toutes les lumières du paradis lorsqu'on regarde Dieu » (Léon Bloy).

Seulement l'artiste souffre, quand il s'est fait de son art une si haute idée. Il souffre de son impuissance à traduire ce qu'il ressent dans son cœur. Il voulait chanter dignement son *Credo* et ses sublimes espérances, il rêvait l'absolue beauté, et toujours son œuvre le ramène dans nos pauvres horizons bornés, toujours la matière est là, qui écrase son beau rêve, et le génie pleure de ne savoir pas chanter. Aussi comme l'on comprend bien les dernières paroles du pauvre sourd que fut Beethoven. Dans son agonie, il entendit enfin. « Entendez-vous la cloche ? s'écriait-il. Voici que le décor change ! » Le décor change ! Le grand homme entrevoyait déjà quelque chose de ce monde où l'on se voit et l'on s'entend d'âme à âme, où allait éclater enfin dans la lumière l'admirable chant intérieur qu'il écoutait depuis toujours sans avoir jamais pû le répéter.

Puis-je mieux terminer qu'en vous souhaitant à tous de voir un jour, comme le grand Beethoven, « le décor changer », de voir se réaliser pour vous la sublime espérance du psalmiste : « *Satiabor cum apparuerit gloria tua ;* Seigneur, je paraîtrai un jour devant votre face et mon âme sera comblée lorsqu'elle verra votre gloire. »